

Josette Alia
« Le roman pour dire la vie »

Laurent Laplante

Numéro 57, septembre–octobre–novembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laplante, L. (1994). Josette Alia : « Le roman pour dire la vie ». *Nuit blanche*, (57), 18–19.

Josette Alia

« Le roman pour dire la vie »

Josette Alia mène depuis une trentaine d'années une fructueuse carrière de journaliste et d'analyste politique. Elle débute à Jeune Afrique en 1960, devient correspondante du journal Le Monde en 1962 et entre en 1967 au Nouvel Observateur où elle assumera l'une après l'autre les plus importantes fonctions, depuis celle de grand reporter jusqu'à celle de directrice du magazine. Que Josette Alia, après un tel cheminement, publie un premier roman (*Quand le soleil était chaud*) ne pouvait qu'étonner la confrérie journalistique.



Josette Alia

photo : A.-M. Guérineau

Nuit blanche : Vos confrères vous ont-ils beaucoup taquinée ?

Josette Alia : On m'a même dit que j'avais écrit un « livre de femme » ! Ce qui laisse entendre que j'avais jusque-là écrit « en homme »...

N.B. : Qu'en pensez-vous ?

J.A. : Ce qu'on veut dire, c'est que l'écriture journalistique, la seule qu'on connaissait de moi, tend au dépouillement, au raccourci. On vise à ne retenir que les faits essentiels et le texte en devient sec. Le roman exige et permet une autre écriture. On a été surpris du ton.

N.B. : De fait, votre roman est plein de détails, d'observations au sujet de l'atmosphère, du mobilier, des toilettes, de la cuisine... Vous a-t-il fallu vous doter d'un nouveau regard ?

J.A. : Pas du tout. Ce regard, c'est moi. J'ai toujours attaché beaucoup d'importance au côté concret, quotidien, tactile de

la vie. Mais, surtout quand vous écrivez pour un journal aussi sérieux que *Le Monde*, on ne vous permet pas souvent de décrire un menu...

N.B. : Cette exigence du journalisme a-t-elle pesé dans votre décision d'écrire un roman ?

J.A. : Sans doute, mais ce n'est qu'une facette d'une motivation plus large. Je connais bien l'Afrique et très bien le Liban, l'Égypte, Israël... J'ai fréquenté ces sociétés, j'y ai vécu, j'en ai interviewé les principaux acteurs et j'ai écrit des dizaines de reportages sur leurs valeurs et leurs frictions. J'aurais aimé faire sentir, par exemple, que ce qui rapproche aujourd'hui Israël et l'OLP, c'est une immense fatigue que tous ressentent après toutes ces années. Mais j'avais toujours le sentiment que mes articles transmettaient au public une vision incomplète ou abstraite. À mes yeux, ce n'était jamais vraiment cela. J'avais besoin d'un autre genre littéraire, d'une autre écriture,

d'un format plus permissif aussi pour livrer enfin le vécu de ces gens.

« Hier, à la télévision nous avons vu un Nasser sombre et décomposé arriver à l'aéroport, de retour de Brioni. Pendant qu'il s'entretenait avec Nehru et Tito, le Département d'État américain a officiellement annoncé que les États-Unis ne financeraient pas le haut barrage. Les Britanniques ont suivi et la Banque mondiale aussi. Les commentateurs se déchainent dans la presse arabe. Ils parlent d'un 'affront' sans précédent et si les attendus cités sont exacts — l'économie égyptienne est en ruine, le régime est politiquement instable, on aurait dû obtenir l'accord préalable du Soudan, de l'Ouganda, de l'Éthiopie —, ils ont raison d'être furieux. De quel droit ces Américains après nous avoir soutenus viennent-ils nous donner des leçons et nous refuser avec arrogance ce qu'ils promettaient hier ? »

Quand le soleil était chaud, p.112

N.B. : D'où le roman...

J.A. : Ce ne fut pas si simple. Le projet m'attirait, mais je n'avais pas la certitude de pouvoir passer à un autre genre littéraire. J'ai donc rédigé un long canevas que j'ai fait lire. La réaction m'a incitée à poursuivre.

N.B. : Votre roman laisse quand même beaucoup d'espace à votre expérience de journaliste. Vous êtes présente dans le roman sous le déguisement transparent de la journaliste Anne, vous laissez leur identité aux protagonistes majeurs que sont Nasser ou Arafat, vous parlez de massacres survenus et vérifiables, vous mettez en scène des confrères comme Guy Sitbon ou Jean Lacouture... Si le regard journalistique vous laissait insatisfaite, pourquoi le laisser envahir ainsi le roman ?

J.A. : Cela s'est fait naturellement. Un roman a beau être un roman, il faut quand même que les chefs d'État continuent d'exister et de porter leur nom ! Quant à la présence de Jean Lacouture ou de Guy Sitbon, il me paraissait normal, peut-être plus honnête, de les installer dans mon décor puisque nous étions souvent ensemble au moment des événements que je raconte. Ces faits leur appartiennent

autant qu'à moi. Et puis, j'avais l'impression de faire une fleur à mon ami Lacouture en l'intégrant à mon roman !

N.B. : Est-ce que cela n'apparente pas votre roman aux « romans à clés » ? Quand des noms connus font surface dans un texte de fiction, le lecteur n'est-il pas invité à chercher qui se cache derrière tel personnage qui se prétend fictif ? On peut chercher, par exemple, quel diplomate français se dissimule derrière votre personnage de Philippe, ce diplomate au grand sex-appeal et au petit courage...

J.A. : On perdrait son temps. Comme n'importe quel écrivain, j'ai utilisé mes observations, j'ai puisé dans mon expérience et celle de mes amis et de mes collègues, pour que tout soit plausible et même vrai, mais je n'ai pas cherché à régler des comptes de façon sournoise ou codée.

N.B. : Le roman vous a-t-il permis de faire passer vos analyses de façon plus feutrée, d'éditorialiser, si vous me permettez le mot, sans que cela paraisse...

J.A. : Encore là, on ne doit pas m'imputer chacune des opinions de chacun de mes personnages. J'ai admis que la journaliste Anne me permet d'être présente dans le

roman, car je trouvais plus simple qu'une professionnelle de mon métier exprime ce que j'avais vu moi aussi en professionnelle de ce métier, mais je ne défendrais certes pas toutes les opinions exprimées par les différents personnages. Quant à la façon oblique de « faire passer mes opinions », disons ceci : ce fut un de mes buts et ce fut une de mes grandes satisfactions que de voir un large public, qui en temps normal ne s'intéresse absolument pas au Liban ou à l'Égypte, lire le roman et comprendre enfin la situation. Quand une personne qui ne lit jamais nos revues intellectuelles me remerciait de lui avoir expliqué ce coin du monde, c'était pour moi le compliment suprême. Le roman m'a permis de mieux exprimer ce que je savais et il a permis à un autre public de comprendre.

N.B. : Donc, on peut prévoir une récurrence ?

J.A. : Les promesses les plus souvent tenues sont celles qu'on tait ! ■

Propos recueillis par
Laurent Laplante

Josette Alia a publié : *La guerre de Mitterrand. La dernière grande illusion*, en collaboration avec Christine Clerc, Olivier Orban, 1991 ; *Quand le soleil était chaud*, Grasset, 1992, 1993.

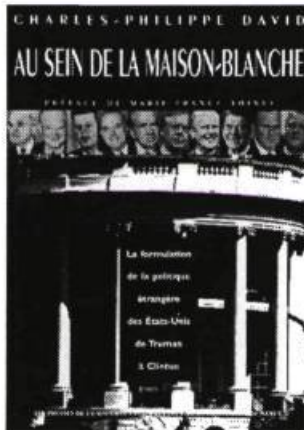
Au sein de la Maison-Blanche

Charles-Philippe David
UN ŒIL INDISCRET SCRUTE ENFIN
LES SECRETS DE LA DIPLOMATIE
AMÉRICAINE.

« Une étude d'une grande valeur, fortement documentée, bien structurée, tenant compte de tous les courants de pensée dans cet immense champ d'étude qu'est la politique étrangère des États-Unis. »

— Louis Balthazar, Université Laval

521 pages, 35 \$



Guerre et pouvoir au Salvador

Yvon Grenier

Le Salvador, c'est l'Amérique latine en concentré. On y trouve des militaires impénitents, une oligarchie réactionnaire et insolente, des escadrons de la mort, une guérilla de type castriste, une Église divisée et partisane, sans oublier la plus grande ambassade américaine au sud du Rio Grande !

Comprimer tous ces acteurs dans un espace démocratique, après douze années de fanatisme et plus de 70000 morts, voilà le défi de la classe politique salvadorienne en cette fin de siècle.

Guerre et pouvoir au Salvador, c'est le portrait d'une classe politique en transition.

350 pages, 34 \$



Éthique et déontologie du journalisme

Marc-François Bernier

« L'information du public est trop importante pour la laisser à la merci de l'arbitraire des journalistes. La liberté du journaliste, c'est d'être pleinement conscient des conséquences de son travail. »

288 pages, 34,95 \$



**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

En vente chez votre libraire ou chez
DISTRIBUTION UNIVERS

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S
3L0

Tél. : (418) 831-7474, 1-800-859-7474